

Entre soi et la mer dans le poème *Carnac* de Guillevic et *L'Été* de Camus

Olivia-Jeanne Cohen

*M*er ou océan, figure parmi les mots préférés de deux auteurs qui les vivent au-dedans, au plus près et avec la même passion sur des rives et des continents différents : la Bretagne pour Guillevic, L'Algérie pour Camus.

Chez Guillevic, l'Atlantique, en effet ; chez Camus, la Méditerranée. Et chez l'un et l'autre, surgissent les questionnements sur l'existence au fondement de ces rapports entre *l'être et la mer*. La mer les hante et les absorbe dans leur quête d'infini et leur propre finitude. Chez Camus, il est question d'une force de vie et c'est au plus près de la vie qu'il questionne l'absurde, et qu'il exprime l'importance de vivre :

« Il y a une volonté de vivre sans rien refuser de la vie, qui est la vertu que j'honore le plus en ce monde »⁴

Ce lieu de mer, et plus spécifiquement l'océan dans le long poème de *Carnac* de Guillevic, qui succède au recueil *Sphère*⁵, est tout autant emblématique de la situation de l'écrivain dans sa situation *au monde*, autrement dit de *l'être au monde* et de son positionnement dans l'espace. La mer implique les questionnements fondamentaux de *l'être-au-monde* comme l'exprime de même Camus, particulièrement dans son essai

⁴ « Retour à Tipasa », in *L'Été*

⁵ *Carnac*, paru dans la collection Poésie/Gallimard (1961)

intitulé *L'Eté*⁶, écrit à Alger en 1939 et publié aux éditions Gallimard en 1954. Un espace essentiel pour les deux auteurs et qui s'exprime ainsi, chez Guillevic :

« Nulle part comme à Carnac,
Le ciel n'est à la terre,
Ne fait monde avec elle
Pour former comme un lieu
Plutôt lointain de tout
Qui s'avance au-dessous du temps »⁷

Et chez Camus :

« Le monde a été amputé de ce qui fait sa permanence : la nature, la mer, la colline, la méditation des soirs ».

Chez les deux auteurs, on pourra examiner la puissance érotique de leurs réflexions dans les rapports qu'ils nouent avec la mer à travers un lyrisme tout aussi particulier, sans aucune emphase mais constitué au contraire d'une adresse directe à la mer, faite de familiarité et de vénération.

« Je vis intensément l'espace »⁸ s'exprimait Guillevic-. Carnac est le lieu de ce poète de l'espace⁹, celui de l'origine, de l'intimité et de

⁶ Essai écrit à Alger dans les années 1939 et publié en 1954, aux éditions Gallimard

⁷ *Carnac*, p.159

⁸ In *Choses parlées*, op.cit., p.115

⁹ « Carnac a été pour moi une grande joie, une délivrance. Je me retrouvais vraiment, je retrouvais mon pays, la terre, la mer, je me revoyais tel que j'avais été /.../

l'infini. Indéfini, indéfinissable et qui a pourtant sa propre définition, Carnac est en effet « comme un lieu / Plutôt lointain de tout / Qui s'avance au-dessous du temps », une signature :

« Quand je dis la mer,
C'est toujours à Carnac »

Chez Camus, la dernière phrase de *L'Eté* dit l'intensité de la vie indissociable de l'élément marin, à l'origine de sa vie et de son devenir :

« J'ai toujours eu l'impression de vivre en haute mer, menacé, au cœur d'un bonheur royal »¹⁰

L'océan et ses vagues du retour infini ou de l'éternel recommencement disent *le lieu*, son origine et son ressouvenir qui hantent le poète. L'infini et l'éternel retour soulignent cette volonté de demeurer dans le *là* qui dit aussi l'emprise du lieu et du temps dans leur redécouverte. Dans le poème *Creusement*, Guillevic écrit notamment :

« Le mieux est de partir dans le rester,
Comme le soleil,
Comme la source,
Comme les racines »

En se confiant à Jacques Lardoux, dans *Humour-Terraqué*, il déclare : « C'est un truc de poète. Je n'aime pas découvrir, j'aime revoir »¹¹ ; et il aime « revoir » le lieu, palimpseste de l'écriture et inversement : « je n'étreins que mon souci d'éternité ».¹²

J'ai revécu l'eau de l'océan /.../ Je replongeais dans mon sacré », in *Vivre en poésie, Entretiens entre Lucie Albertini et Alain Vircondelet*, éd. Stock, 1980, p.158

¹⁰ « La mer au plus près », dernier texte de *L'Eté*, 1953

¹¹ In *Humour-Terraqué*, p.139

¹² « La Mer », *Motifs* (poèmes 1981-1984), Guillevic, éd. Gallimard, Paris, coll. « Blanche », 1987, p.194

Carnac dit ainsi la nécessité du revoir, de la quête de l'origine, du « creusement » : il s'agit *d'aller vers*, de *retrouver*, de *se retrouver*. Il est une référence, une signature, comme nous le soulignons en introduction, qu'il s'agit de situer pour *se situer*. Or, cette mer *mugit* de contrastes : insolente, indolente, tyrannique, frénétique, bondissante ou alanguie, elle est le lieu de l'émotion qui provoque des mouvements contraires ou complémentaires, de jonction et de disjonction, d'oscillation permanente entre le situé-l'insituable, le *là* et le *là-bas*.

Ces vers de « La Mer » du recueil *Motifs*, disent bien à cet égard la perte et la dissolution momentanées du « je » dans l'horizon évanoui qui se décrochent de l'effet de suspens dilatoire des trois premiers vers :

« La brume
Comme essai de compromis
Entre l'air et moi.

Pour un moment,
L'horizon n'est plus ».

Changeante et contrastée également chez Camus, elle dit la profondeur du temps et de l'espace :

« Un court instant, la mer est rose d'un côté, bleue de l'autre. Puis les eaux se foncent /.../ le silence et l'angoisse des eaux primitives »¹³

Même contraste ou *prise* d'un état sur l'autre, l'un engendrant l'autre lorsque de la mer point cette angoisse, occurrence très présente dans les écrits de Camus, de même dans *Noces*, qui précède *L'Été* dans l'édition établie par Gallimard :

« La Méditerranée a son tragique solaire qui n'est pas celui des brumes. Certains soirs, sur la mer, au pied des montagnes, la nuit tombe sur la

¹³ P. 174

courbe parfaite d'une petite baie et, des eaux silencieuses, monte alors une plénitude angoissée »¹⁴

Ces essais de *mise-en-situation* entre le poète et la mer s'exercent aux rythmes des vagues et des caprices de l'indomptée indomptable, comme Guillevic le développera au cours du poème *Carnac*. La structure binaire de ce vers caractérise l'achèvement, il exprime à la fois le lieu du nulle part et du déplacement vain, la clôture et l'opacité entre deux espaces qui font saillie joints à l'emprunt au langage familier et au pronom impersonnel qui jaillissent sous l'effet brusque du rythme :

« N'importe où qu'on soit,
On est à la porte » (146)

Il poursuit vers le large de la mer qui emporte, source des mots et de l'enfance (« Parfois tu étais / Un moment de moi », 203), vers le large et la vie puisque la vie doit *prendre du large* et aller vers le large selon le poète ; la vie, le large, donc, conjoints (« Nous n'avons de rivage, en vérité, / Ni toi ni moi »). Cette indomptée indomptable ou indolente sensuelle, quoiqu'il en soit, comme nous l'exprimions précédemment est cette mer-femme, séductrice et offerte, cet océan-femme, occurrence de tout le poème¹⁵ :

« Depuis ton ouverture
Vers le grand large et l'horizon,
Je t'ai prise à rebours
Jusqu'aux marais salants

Où je ne savais pas si je devais pleurer
De n'avoir plus que toi que ces tas de sel blanc » (147)

¹⁴ « L'Exil d'Hélène », p. 133, texte de 1948

¹⁵ « Carnac est un poème érotique du début jusqu'à la fin » in *Guillevic, la passion du monde* (op.cit., p.97)

Depuis cette « prise », le corps à corps entre l'homme et les éléments se déploie dans d'intenses échos et élans de vie :

« Elle vivait dessous,
M'appelait, s'appuyait
Sur ce que l'un à l'autre nous donnions. /.../
Quand j'étais sur tes bords
Ou quand j'étais dans toi
Sans plus me souvenir de ta totalité,
J'étais bien
Quelquefois » (156)

« Contre le soleil
Tu as voulu t'unir,

Mais avec quoi,
Sauf avec lui ? » (173)

Même passion et attention aux états paroxystiques de cette mer contrariée, sauvage et capricieuse chez Camus :

« L'aube /.../ Les eaux gémissent et se convulsent /.../ Ciel malade sur une mer décomposée »¹⁶

« Grande mer, toujours labourée, toujours vierge, ma religion avec la nuit ! Elle nous lave et nous rassasie dans ses sillons stériles, elle nous

¹⁶ P. 176

libère et nous tient debout. A chaque vague, une promesse, toujours la même. Que dit la vague ? Si je devais mourir, entouré de montagnes froides, ignoré du monde, renié par les miens, à bout de force enfin, la mer, au dernier moment, emplirait ma cellule, viendrait me soutenir au-dessus de moi-même et m'aider à mourir sans haine »¹⁷

Les adverbes d'inclusion ou d'opposition qui tendent parfois à se succéder font partie de l'affrontement dépeint par Guillevic, celui précisément de la prise et de la possession, de la tension vers l'objet du désir et de son éreintement. Ils cisèlent également les effets de perspectives d'espaces, épures qui se répondent entre le là et le là-bas, la transparence et l'opacité, l'intérieur et l'extérieur, toute une savante géométrie que nous tenterons d'examiner dans la suite de notre lecture :

« Cet homme que tu prends /.../
Prise entre des rochers
Au cours de la marée,
Tu t'y plais, on dirait.

Douce, douce, caressante-
Et c'est peut-être vrai /.../
Toujours les mêmes terres
A caresser toujours.

Jamais un corps nouveau
Pour t'essayer à lui » (170-172)

« Amis, ennemis, / Le soleil, la mer /.../
Décidés soudain
A dépasser enfin l'extrême du désir
Qu'ils savent, chacun d'eux,
Pouvoir atteindre sans jamais se perdre au sein de l'autre /.../
Et vous n'arrivez à vous rencontrer

¹⁷ P. 182

Que pour vous frôler /.../
Oui, je t'ai vue sauvage, hors de ta possession,
Devant endosser les assauts du vent » (164-165)

« J'ai apostrophé / L'océan, la terre, la vie /.../ Je les ai interrogés
directement / Je les ai tutoyés » (*Paroi*)

Même si la voix du poète a *tutoyé* et *touché* l'océan, la quête de l'espace se poursuit en esquisses à apprivoiser, essais sans cesse recommencés de cet « incernable océan », de cette mer « cernée dans les bassins », « insaisissable ».

Une mer-femme, comme nous l'évoquions qui peut être caractérisée par une épaisseur et donc une autre rythmique ; autrement dit, ce qui bat lentement, alourdit, se « cerne », devient amorphe : « De bassin en bassin / Ton eau devient épaisse /.../ Avant que tu sois là / Collant à la saline /.../ cernée dans les bassins » (146-147). Elle est empâtée, grasse et massive, signalée de même par d'étranges dénominateurs dépréciatifs qui soulignent à la fois non sens et vacuité (« Pesanteur sans emploi ») et, de l'impossibilité sémantique, l'impossibilité de la désignation (« La terre et moins de sable, / C'est vert et c'est épais »), en conséquence, l'impossibilité à se situer :

« La terre et moins de sable,
C'est vert et c'est épais /.../
Pesanteur sans emploi
Pour qui le temps n'est pas » (151)

Mer belle et sauvage, belle et brutale, encensée par les deux auteurs sans omettre qu'elle est aussi cette « masse » qui charrie l'organique.

Lors de son voyage en mer, Camus détaille ainsi celle qui est faite de ses « eaux lourdes, écailleuses, couvertes de baves fraîches. De temps en temps les vagues jappent contre l'étrave. Une écume amère et onctueuse, salive des dieux, coule /.../ où elle s'éparpille en dessins mourants et renaissants, pelage de quelque vache bleue et blanche, bête fourbue qui dérive encore longtemps derrière notre sillage ».

L'éloignement et l'insaisissable chez Guillevic signent leur accomplissement dans cette « masse » qui se répand et s'alourdit. Tout se passe comme si l'amorphe imprégnait la perte progressive de l'horizon au bénéfice de « voix » courroucées ou qui hèlent, qui cherchent et se cherchent à travers « Un passé légendaire / Qui s'oublie dans ta masse » dans une sorte de mélodie :

« Décolorée, / Grise, grise, grise, / C'est une autre voix. / Elles t'en veulent, ces voix, / Elles sont dans le vent, dans le soleil, / Dans ta couleur, dans ta masse » (166).

« Mais ce n'est que toucher / Un passé légendaire / Qui s'oublie dans ta masse » (169)

Elle peut être aussi chez Camus « grise et molle comme une grande éponge, la mer se boursoufflait dans la baie sans contours »¹⁸

L'érotisme et la féminité s'allient aux contrastes et à la disparité des rythmes et des volumes obsessionnels (« Toujours les mêmes terres/ A caresser toujours. ») qui se répondent (solide/aérien, lointain /proche, fluide/compact...) en écho aux pointes d'humour qui concourent à ces effets d'oralité (« Tu t'y plais, on dirait. /.../ Et c'est peut-être vrai /.../ Jamais un corps nouveau / Pour t'essayer à lui /.../ A ruminer tes fonds / Tu les surveilles mal ») :

« Prise entre des rochers
Au cours de la marée,
Tu t'y plais, on dirait.

Douce, douce, caressante
Et c'est peut-être vrai » (170)

¹⁸ « Retour à Tipasa », p. 155

« Toujours les mêmes terres
A caresser toujours.
Jamais un corps nouveau / Pour t'essayer à lui » (172)

Le poète invite la mer à se détourner de ses obsessions avec une pointe encore à ce qui poisse, à ce qui adhère, à ce qui colle :

« A ruminer tes fonds / Tu les surveilles mal » (152)

Tous les sens sont convoqués dans cette quête inassouvie de l'origine. Il s'agit à cet égard de s'approcher, de toucher, de pénétrer :

« Rêvant toujours d'aller sur toi
Jusqu'au large où l'on ne voit que toi,
Rien que de la terre,
/Un jour,
Je l'ai pu.
/Mais je n'ai trouvé que de la surface
Où peut-être j'avançais,
/Du volume indéterminé
Où mes cris ne portaient pas »

Dans les quatre derniers vers (« Toi, ce creux / Et définitif. / Moi qui rêvais / De faire équilibre » (209), on retrouve toutes les occurrences de la fin, de l'achèvement et du « creux ». L'achèvement est aussi la mer meurtrie et qui meurtrit (« Elles se pressaient tes vagues /.../ Elles avaient besoin / Que l'interminable soit fini pour elles » (200) ou bien encore « la même route avec deux vents contraires / Et celui de la mer / plein du meurtre de l'autre »), qui aspire à aller « vers la paix de[s]on creux » (152).

Ce(tte) définitif-tion côtoie cet espace approximatif « comme un lieu / Plutôt lointain de tout / Qui s'avance au-dessous du temps » (158-159), qui rappelle un peu la définition que donnait Baudelaire de la beauté, « quelque chose de vague et de triste... ».

Retrouver le lieu passe ainsi par l'expérience des sens et notamment par l'importance du champ sémantique de l'organique. L'*assaut* du verbe guillevicien s'empare à cet égard du corps de la mer comme une offrande et l'éreinte :

« Je te baptise / Du goût de la pierre de Carnac /.../ Du goût d'une bouche et d'une langue avides, / Du goût de la peau que tu n'as pas salée /.../ » (183). Au cérémonial qui ouvre ces vers, se joint la puissance de ces éléments saisis, capiteux, faits d'alliances de mots, de termes marins et de curiosités (« Balayure de roses / Corne de chèvrefeuille, / Galet d'églantine, / Pépin de joue pâle, / Rayon de vin, / Sourires de viscère, / Eperons d'étoupe, / Eclairs de marbre », « Venant comme d'une grotte aux relents secrets, / Dans ton souffle / il y a de la préhistoire / Avec du visqueux » (207)) qui s'invite à la puissance des mouvements surgis en ces deux syllabes récurrentes dans le poème : « Cogne / Contre » (« Contre le vent, bien sûr / Et contre le soleil » (187). L'expression de ces élans se conjugue au mouvement asymptotique de ce qui bât, brûle, vit, se tend, prend, est pris. Le martèlement du verbe guillevicien souligne son laconisme et empoigne la résonance de ce paysage brut qui bât (« Mais cogne, mer / Comme tu fais » (189)¹⁹. A ces assauts, se joint cette *masse* à cerner, à délimiter, mal dessinée, cette matière mollusque, femme à *prendre* et *prise* :

« Pas délicate,
Pas difficile,
Pas assez femme » (180)

« Sans corps,
Mais épaisse.
Sans ventre,
Mais molle.

¹⁹ « Puissante par moments / De force ramassée / Comme pour un travail, / Claquant contre le roc / Et tombant lourdement / Quelquefois projetée / Comme un vomissement » (190)

Sans oreilles,
Mais parlant fort.

Sans peau,
Mais tremblante » (181)

« Si vaste, si lourde
Et si limitée.

Un peu de sable
Que tu remues.

Il te faut longtemps
Pour bien peu de chose » (182)

« Trop large
Pour être chevauchée.
Trop large
Pour être étreinte.
Et flasque » (183)

Et toujours, cette provocation entre l'homme et l'élément :

« On peut être assis sur tes bords,
Vivre tes vagues, la marée,

Regarder le combat
Que vous mettez au point,
Toi, l'air et l'horizon,

Déplorer que jamais
Tu ne sois là t'ouvrant
Montrant tes profondeurs » (195)

L'espace se cherche et se bâtit dans le combat, ce corps à corps pour aller vers (ou « sur »), toucher, prendre, pénétrer, être et se perdre dans l'un et le multiple :

« Femme, femme, au secours
Contre le souvenir
Enrôleur de la mer.

Mets près de moi
Ton corps qui donne. /.../
Donc tu donnes, quand même,
Tu ouvres » (199)

« Rêvant toujours d'aller sur toi / Jusqu'au large où on ne voit plus que toi /.../ Mais je n'ai trouvé que de la surface / Où peut-être j'avais, / Du volume indéterminé / Où mes cris ne portaient pas. / Tous les paysages / Qu'il a fallu voir. / Tous les paysages où tu n'étais pas / Et qui t'accusaient / De n'y être pas » (208)

Chez Camus, la mer a son corps bâti et souple qu'il exprime par cette « /.../ mer calme et musclée »²⁰

Dans *Carnac*, il s'agit de se situer dans l'espace, de l'espace à situer et de le remplir. Aussi, tous les sens sont convoqués dans cette quête, le son se heurte à l'opacité et au silence (« l'expérience du mur », « du volume indéterminé / Où mes cris ne portaient pas »), le « silence » récurrent et le surgissement des voix sont une invitation à habiter l'espace :

« Souvent pour t'occuper / Tu viens nous appeler / Vers la paix dans ton creux ».

²⁰ P. 179

Invitation également à *se taire* chez Camus devant l'immensité de *l'événement*, cette lumière qui s'éprend du corps de la mer et l'envahit en totalité :

« La mer aussi se taisait, comme suffoquée sous la douche ininterrompue d'une lumière étincelante et froide »²¹

Le poète exhorte l'océan à se remplir de la présence de l'autre et lui octroie une dimension émouvante quasi humaine (« /.../ Et ta peur de rater / Les mouvements des bêtes, / Leurs alarmes, leurs cris, / Te les fait agrandir / Quelquefois, tu mugis / Comme aucune d'entre elles » (153), « Ou crie et souffre, crie, / Mais pas ce creux / Qui prend du volume » (185). Ainsi, l'océan invite l'homme : « Elle avait un visage /.../ Dans ses yeux, j'assistais / Aux profondeurs de l'océan, à ses efforts / Vers la lumière supportable »(155). Ce mouvement progressif va du regard projeté à la fusion : « Elle avait un sourire égal au goéland / Il m'englobait » (ibid).

Le silence des profondeurs et le mystère ne sont de même jamais absents du verbe de Camus dans *L'Été*, unis à l'offrande du midi et à ses profondeurs implacables qu'il exprime au sujet d'une mer qui « brûle » :

« A midi, sous un soleil assourdissant, la mer se soulève à peine, exténuée. Quand elle retombe sur elle-même, elle fait siffler le silence. Une heure de cuisson et l'eau pâle, grande plaque de tôle portée au blanc, grésille. Elle grésille, elle fume, brûle enfin. Dans un moment, elle va se retourner pour offrir au soleil sa face humide, maintenant dans les vagues et les ténèbres »^{22*}

²¹ P. 162

²² PP. 172-173

« Je vis le soleil au fond de la mer, les vagues régnaient dans le soleil houleux. Soudain la mer brûlait, le soleil coulait à longs traits glacés dans ma gorge »^{23*}

Le « mugissement » de la mer se noue au silence et aux rythmes qui emportent depuis cette mer-lieu réceptacle et caisse de résonance :

« Si par hasard tu crois à la valeur des sons / Tu dois bien frissonner / A ce seul nom de mer » (190)

Le « creux », autrement dit le lieu de l'origine s'inscrit dans la quête de soi à travers ce lieu d'écriture (« De toi je parle à peine, / Je parle autour de toi, / Pour t'épouser quand même / En traversant les mots »²⁴ *). Le lieu élu est jonction ou disjonction et permet de *dis-cerner* l'espace représenté : c'est aussi la lande, le passage, le sable, les espaces de transition :

« Crois-tu qu'il t'aime, le sable,
Qui sans toi serait debout
Dans le roc qui te domine,
Alors qu'il te sert de lieu
Où tu viens te promener ?
Entre la mer et la terre
Cultivée, arrangée,

La lande²⁵ fait la transition
Et plaide pour ne pas choisir » (191)

²³ P. 177

* *C'est nous qui soulignons*

²⁴ *Ibid.*, p. 158

²⁵ La lande est aussi tremplin et projection du lieu, elle permet en effet de cerner et de voir le lieu : « Parfois sur une lande / Où l'on te voyait de loin » (205)

Camus aussi épouse « la mer [qui] passe et demeure ». Il ajoute « C'est ainsi qu'il faudrait aimer, fidèle et fugitif. J'épouse la mer »²⁶ *

Et dans *Carnac*, les mouvements, les volumes, la géométrie participent de ces expériences de soi et de son être au monde. De multiples occurrences (« là », « J'allais vers toi », la « masse », la verticalité, l'horizontalité), suspendent toute une répétition de plans qui s'exercent jusqu'au vers final : « /.../ Moi, qui rêvais / De faire équilibre ».

Les déclinaisons de l'espace géométrique suscitent des déplacements qu'on retrouve à maints endroits dans le poème (« Ce sera comme un cercle / Qui se réveille droite, / Une équation montée / Dans l'ordre des degrés, / D'autres géométries / Pour vivre la lumière » (174), /.../ dressée / A la verticale / Au-dessus des terres » (177), « Centre du ciel et de la mer / De la terre aussi / La lumière le dit » (178), « Horizontale et verticale » (179), « Alignés, les menhirs » (196), « Les menhirs sont en rang » (197), « Toute une arithmétique / Est morte dans tes vagues » (202), « L'horizontal s'acceptait / Durer devenait possible » (205)

Les mots bondissent²⁷, ils sont les assauts de la mer décrite dans *Carnac*, expériences de l'affrontement, d'une « sensibilité aux racines dures et noueuses qu'il fallait forcer jusque dans ses retraits les plus lointains [avec] un désir plus ambitieux encore et très rarement exprimé en poésie, celui de rechercher dans l'art et dans la beauté une vérité humaine totale et profonde »²⁸ :

« Il y a quelque chose à Carnac

²⁶ P. 174

²⁷ Comme j'ai pu le souligner dans mon article intitulé "L'être et le monde ("Aller", "Récits", "Discours") du recueil *Encoches*" (Publié en 2014, in *Notes-Guillevic-Notes*, vol.III)

²⁸ Pierre Reverdy, à propos de Guillevic (cité par Jean Manoll, in *Pierre Reverdy*, Seghers, 1969, p.43)

Où se donnent à voir
Les traces du vieil ordre.

Parmi tout ce qui apparaît
Elles ne sont pas faciles
A déchiffrer.

Mais en toi, tu les sens
Et tu les arpentés.

Elles donnent visions
De ce qu'elles essayent
De faire se découvrir
Aujourd'hui »²⁹

Les formes dialoguées permettent de contrecarrer l'effet incantatoire et de faire advenir la présence de l'un ou de l'autre (la mer, le soleil). Grâce à ces effets d'invocation et d'apostrophe directe teintés d'humour et de langage familier, le poète inscrit sa propre présence au monde³⁰ :

« Avoue, soleil :
C'est toi l'étendue.

Avec de la mer,
Ca te réussit.

Tu sais comme on peut
Apporter du vague

²⁹ Dernier poème de *Quotidiennes*, Poésie / Gallimard, 2002, p.156

³⁰ « J'ai apostrophé / L'océan, la terre, la vie /.../ Je les ai interrogés directement / Je les ai tutoyés » (*Paroi*)

Au milieu du net
Et la mer s'y prête.

Sans toi d'ailleurs, soleil,
La mer serait encore
Cognant à l'infini,
Mais alors dans ce noir

Qu'on suspecte la mer
De vouloir devenir

Quand tu es là,
Soleil. » (163)

Aller vers le « creux » passe d'abord par l'affrontement qui fait advenir les forces adverses entre les éléments et qui met en exergue à la fois le lieu du « revoir » (comme dit Guillevic, qui aime « revoir ») et l'éloignement vers l'insituable.

L'importance du « là » sonne en début et en fin de vers et s'empare de toute l'atmosphère : de cette progression vers le « là », même l'océan « incernable » qui « fai[t][des] bassins » comparé à la mer est « cerné » dans sa proximité avec le poète vers ce « là » d'union :

« Là, ça grouille dans toi
Mais au moins je le vois /.../
Avant que tu sois là,
Collant à la saline,
Je t'ai vue bien souvent,
Cernée dans les bassins » (146)

La mer originelle est obsession et quête d'éternité :

« Que ceux qui t'ont quittée
Te trouvent dans les blés
Te recherchent dans l'herbe,

T'écoutent dans la pierre
Insaisissable.

Tu regardes la mer
Et lui cherches des yeux.

Tu regardes des yeux
Et tu y vois la mer » (148)

Chez Camus, il s'agit de suivre au plus près l'évolution de la mer, de sa forme à ses tons « à mesure qu'on avance vers elle », de se couler en elle, pour la vivre et la ressentir, être en elle et advenir au monde. C'est ainsi qu'à Oran, « La mer est outremer »³¹ et prend aussi l'aspect de cette « vapeur bleue et légère qui se confond encore avec le ciel. Mais elle se condense peu à peu, à mesure qu'on avance vers elle, jusqu'à prendre la couleur des eaux qui l'entourent, grande vague immobile dont le prodigieux élan aurait été brutalement figé au-dessus de la mer calmée d'un seul coup »³²

Ainsi, des occurrences semblables chez les deux auteurs qui font de leur *mer* vie et mystère ; deux auteurs épris d'absolu et d'étreinte avec une mer qui rend libre et délivre, une mer qui n'en finit pas de les étonner.

Poème de « passion » comme l'exprimait Guillevic qui « n'étrein[t] /Que [s]on souci d'éternité »³³, *Carnac* entrelace l'intime et l'infini au sein même du *lieu* de l'écriture. L'océan est ainsi l'univers matriciel de l'écriture et son exutoire : « J'écris pour sortir de la mare, de l'enlissement et je n'ai que le langage pour cela, je ne suis ni peintre ni musicien /.../»³⁴

³¹ « La pierre d'Ariane », p. 105

³² P. 161

³³ *Motifs*, « La Mer », p 194

³⁴ E. Guillevic, in *Choses parlées, Entretiens avec Raymond Jean*, p.74

Ce *langage-océan* dit la totalité de l'être au monde, de la vie à la mort, avec autant de puissance que d'humour, d'émotion que de dérision.

Quant à Camus, on peut de même noter une coïncidence de dates entre la publication de son essai *L'Été* en 1954 et les années 1954-1955 vécues par Nicolas de Staël au Fort-Carré d'Antibes, -1955, l'année où il se donna la mort-, où émerge chez l'écrivain et le peintre une même sensibilité dans la proximité de ce sud exacerbé, immobile et incendiaire, de cette mer qui envahit l'être et dit l'exaltation et la tragédie de la vie. Une mer exutoire au fondement de l'être chez Camus, comme nous l'avons vu, qu'il « épouse » dans l'espace sacré de la solitude et de l'union, dans sa beauté où « certaines nuits dont la douceur se prolonge, oui, cela aide à mourir de savoir qu'elles reviendront après nous sur la terre et la mer ».³⁵

³⁵

P. 182